

La dernière pensée de Weber

Autor(en): **Giron, Alfred**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **19 (1881)**

Heft 28

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186484>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Monsieur,

J'en suis à mon neuvième tour du monde, je dis bien : à mon neuvième tour du monde.

Ne vous étonnez pas ; le calcul est des plus simples. Je suis facteur rural et j'ai trente années de service.

J'ai donc fait dix mille neuf cent cinquante tournées, à raison de trois cent soixante-cinq par an, car il n'y a pour nous ni dimanches, ni fêtes, ni congés.

La tournée est réglementairement de trente kilomètres. C'est sur ce pied qu'est calculé notre maigre salaire.

J'ai donc fait 328,500 kilomètres, soit huit fois et quart le tour de notre planète.

LA DERNIÈRE PENSÉE DE WEBER.

I.

..... Ma chère Alexandrine, continua M. de Mordreux entre deux accès de délire, dès que notre Elise sera en âge il faudra la marier. Un époux est le protecteur le plus sûr pour une jeune femme et celui qui la fait mieux respecter..... Un de mes plus vieux amis. M. de Crouilli, a un fils, âgé aujourd'hui de vingt ans. De Crouilli et moi nous avons quelquefois parlé de l'avenir de nos enfants et exprimé le désir mutuel de resserrer les liens de notre amitié en les unissant plus tard. Cependant les choses en sont restées là. Je ne t'impose pas Antoine de Crouilli pour le mari d'Elise. Mais c'est un mariage de convenance et j'exprime seulement le vœu qu'il se fasse. Agis en conséquence, ma bonne Alexandrine, mais avec prudence et circonspection.....

Deux jours après ces recommandations M. de Mordreux succombait à une de ces maladies d'autant plus terribles que la personne atteinte a un plus robuste tempérament.

M. de Crouilli vint tout exprès de Paris pour exprimer à Mme de Mordreux la part d'intérêt qu'il prenait à la perte douloureuse qu'elle venait d'éprouver. Mme de Mordreux fut très sensible à ce témoignage de l'ami de son mari et lorsque, au moment de son départ, il rappela les projets jadis ébauchés entre M. de Mordreux et lui, Mme de Mordreux lui répondit que son mari lui avait fait part de ces projets avant de mourir et que ce serait un devoir bien doux pour elle de se conformer à son suprême désir.

Ces paroles parurent faire un grand plaisir à M. de Crouilli. Mme de Mordreux alla passer les premières années de son veuvage à Mordreux, terre solitaire et quelque peu sauvage. Elle emmenait Elise et une jeune institutrice très instruite et excellente musicienne.

Elise venait d'avoir dix-sept ans. Elle était grande, bien faite et sa taille avait la flexibilité du roseau. Elle était blonde et ses cheveux qui crépaient d'une manière rebelle à la naissance du chignon, avaient des reflets dorés. Ses yeux, d'un bleu foncé, étaient ombragés de long cils noirs recourbés. Sa peau, fine et nacrée, était légèrement rosée sur les joues avec des nuances bleuâtres d'une délicatesse extrême dans les commissures.

Elise de Mordreux était une adorable jeune fille.

Mais Elise avait l'esprit d'une mélancolie extraordinaire. Toute jeune, jamais sa gaieté ne s'était traduite que par un faible et vague sourire. Depuis la perte de son père, elle ne souriait plus du tout et devenait de plus en plus rêveuse. Elle aimait passionnément la musique. Dans la solitude choisie par sa mère, au milieu des grands bois coupés de vastes horizons, elle s'y adonna avec ardeur, préférant de beaucoup les compositions tendres et rêveuses aux plus brillants morceaux des premiers maîtres. Weber, Mozart, Beethoven étaient ses auteurs favoris.

Ce goût pour les compositions mélodieuses et mélancoliques, qui remuent plus encore les fibres du cœur qu'elles ne frappent l'esprit, était sans doute inné dans Elise, mais il avait aussi été développé par la mort soudaine de son père, la vue des larmes de sa mère, incapable de les dissimuler toujours, et, surtout, par la vie solitaire qu'on menait à Mordreux. Cependant la santé d'Elise laissait à désirer ; Elise s'étiolait et sa mère inquiète, consulta les médecins. Tous conseillèrent une saison au bord de la mer, les bains à la lame, de l'exercice et surtout de fréquentes promenades sur les plages saturées d'air salin.

Mme de Mordreux se décida pour la plage de Paramé. Dès la mi-juin elle vint s'installer à la villa des sapins charmante maison construite depuis peu sur les miels, dunes de sable couvertes de gazon, à l'est des rochers de Roche-Bonne. Elle avait choisi cette villa, un peu isolée, pour complaire à Elise, qui ne voulait pas se mêler à la foule de baigneurs et avait été séduite par la vue admirable dont on jouissait de la terrasse.

Mme de Mordreux avait amené Mlle Eugénie, l'institutrice d'Elise, et trois domestiques. Cela formait comme une petite colonie à la villa des Sapins, assez isolée pour ne pas être importuné par la foule qui encombre la plage de Roche-Bonne et pas assez éloignée pour que les échos de ce qu'on y disait n'y parvinrent pas.

Le nouveau genre d'existence qu'elle menait à la villa plut beaucoup à Mlle de Mordreux. L'air de la mer, les bains à la lame et les longues promenades sur la plage et sur les miels couverts de thym sauvages et de petites plantes odorantes produisirent une amélioration notable dans sa santé. Cependant elle était toujours rêveuse et mélancolique. Le temps que ne lui prenaient pas les bains et la promenade elle le passait à faire de la musique ou en contemplation devant le mobile et magnifique spectacle de la mer, dont les longues lames venaient deux fois par jour franger de broderies d'argent le sable qui s'étendait comme un tapis d'or au pied des miels.

Par une tiède soirée elle était assise sur la terrasse de la villa, enveloppée dans un immense waterproof. Sa mère roulée elle-même dans un grand burnou arabe, était à demi-couchée près d'elle dans un de ces fauteuils à bascule, d'importation américaine. Le soleil, un disque de feu, baignait presque dans la mer, pareil à une gigantesque éruption volcanique, et liserait de pourpre, de rose et de jaune de légers nuages suspendus dans le ciel, tandis que ses rayons obliques glissant sur les flots ressemblaient à de ruisseaux de perles.

La mer était haute. Les cimes de quelques noirs rochers trouaient ça et là son immense tapis d'un bleu sombre et apparaissaient comme les têtes de monstres marins gigantesques. Et là-bas, à gauche, on apercevait St-Malo avec ses hautes maisons resserrées dans leur ceinture de rempart de granit, son clocher qui darde vers le ciel comme un gigantesque fer de lance, et son vieux donjon féodal, autrefois menaçant, aujourd'hui rangé, comme souvenir, parmi les bibelots du moyen âge.....

(A suivre.)

Voyage de Favey et Grognuz. III^e édition augmentée de nouvelles gravures et d'amusants détails. Pour continuer la souscription nous joignons encore un bulletin au supplément de ce jour.

THÉÂTRE. — La représentation des **Brigands**, par la troupe des *Bouffes parisiens*, de Genève, annoncée pour ce soir, est renvoyée à mardi.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GULLLOUD & C^{ie}